

Pierre Laverrière

# Richter II





## *Richter II*





Pierre Laverrière

# Richter II

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN :978-2-8121-2539-3

Dépôt légal : Juin 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010





Toute ressemblance avec des personnes existantes ou  
ayant existé serait fortuite et pure coïncidence.  
Cet ouvrage est purement fictif.



## Sommaire

Le lutin .....	15
Gène et gêne .....	27
Quotidien perturbé.....	43
Alcya .....	59
Post mortem.....	71
Antagonisme établi.....	83
Le diamant du CPPN.....	95
Famille Asparagus El Touïl.....	105
Le Méchoui.....	127
Hallali .....	145



## Pourquoi Richter II

L'indication de la Magnitude d'un tremblement de terre se mesure grâce à :

L'échelle de Richter. Elle indique l'énergie libérée, détectée, seulement, par des instruments très sensibles, à ce niveau d'échelle.

Ou par l'échelle macrosismique européenne. EMS. – II – signifie que le Séisme est perçu, uniquement par quelques personnes au repos dans les maisons. Cette échelle évalue les effets d'un séisme à un endroit donné.

On se permet quelques fois d'extrapoler cette mesure d'intensité à d'autres phénomènes de société, comme les affaires, les coups tordus.....

A noter que l'échelle de Richter comprend neuf niveaux, on est loin du compte. Pourquoi Richter II alors ?



## Le lutin

Cela débute comme ça ! C'est l'histoire d'un type qui écrit à compte d'auteur. Sur la page blanche Microsoft office de l'ordinateur, un petit diable se positionne ça et là. Un lutin habillé de peaux de bêtes, qui fait remarquer que les éléments végétaux qui ornent ses vêtements sont un hommage à la fonction chlorophyllienne. Celui là porte avec ostentation un chapeau tyrolien orné d'une belle plume colorée de faisan. Il se montre tour à tour coquin, quelques fois effronté. Depuis longtemps il est là, en haut, en bas, à droite, à gauche de la page, bras croisés, depuis quelques années, le patron de l'ordinateur est seul à le voir. Il admet une véritable confrontation quelques fois, y compris hors de son P.C. :

– « Aujourd'hui tu te fais un petit plagiat des contes d'Andersen, ironise-t-il ? Ou une petite histoire de ton grand-père du bon temps de l'Algérie ? Où plus sarcastique : « tu sèches » ? « Finalement raconte comment tu peux te faire avoir quand tu te fais éditer à compte d'auteur ».

L'auteur : « C'est simple, vous écrivez un récit, une nouvelle, un livre, et vous vous adressez à des

maisons d'éditions. Certaines éditent votre production en vous allouant un pourcentage. C'est le cas des grosses cylindrées tant comme maisons d'éditions que comme auteurs à fort tirage. D'autres éditent des auteurs inconnus devant s'acquitter d'une certaine somme – des fois de plus de deux mille euros, sans correction – qui font passer le titre de votre livre, la photo de la couverture sur internet, site Amazon.com par exemple. Après vous attendez gentiment que quelqu'un au hasard découvre votre travail. Accordez-moi que c'en est un, reste votre appréciation, bien sûr. Si, d'autre part vous connaissez quelques associations, si le quotidien et l'édition télévisuelle du coin s'intéressent un peu à votre ouvrage, vous avez déjà de la chance.

Le petit diable : « Pourquoi alors persévérer dans cette voie, non seulement tu produis, tu payes pour être édité, et tu reçois un maigre pourcentage sur la vente de tes livres ? »

L'auteur : « c'est vrai qu'il y a de la fierté à faire un récit et qu'il soit publié. Car le fin du fin, c'est, peut-être, d'être édité coûte que coûte. Pourquoi ? Vous pouvez, alors, atteindre les félicités d'un écrivain, éprouver un contentement infini, goûter aux joies ultimes de l'écrit, sauf que ce n'est pas complètement un hédonisme car suivant la définition, vous pouvez jouir de votre « œuvre » c'est un fait, mais en faire jouir, c'est une autre affaire ! Même si le label de l'éditeur est prometteur, limpide, et engageant. Au délice d'être, lu, découvert, dévoré, bu, assimilé, pourriez-vous lire dans la synthèse publicitaire ».

Qu'attend finalement ce type qui écrit à compte d'auteur ? Mettre parfois deux ans, certes pas à temps

complet, pour produire un bouquin de plus de cinq cents pages ? Car le scénario n'est pas terminé. Sur chaque livre vendu, on lui offre royalement onze pour cent du prix de vente et une vingtaine de spécimens gratuits. A ce tarif là il faut en vendre des livres pour équilibrer l'investissement ! Au-delà de cinq cent spécimens le pourcentage augmente légèrement. Alors il est fou ce type ? C'est presque de l'art pour l'art. Evidemment ! Encore faut-il que son écrit soit au moins beau. « Mets y de la fesse, conseille un tiers pas trop prude, ça marche » ! On aura compris que la fesse, ici, est une litote.

Comment comprendre cette obstination à écrire, et à être édité ? Il sait lui au moins une chose, il aime raconter en y mettant, croit-il une certaine forme, et même un peu d'humour. Il a le toupet de penser que ce serait dommage que ces histoires restent dans sa seule tête. Plus directement il pense immodestement que ce qu'il écrit peut intéresser une foule de gens.

Le pauvre amoureux du dire, d'une certaine expression, en était à ces considérations métaphysiques de la création quand la nouvelle locale tomba. Pierre Yves Belétalon – PYB –, qui se posait mille et une questions sur l'attractivité de la narration sut qu'il se passait quelque chose de pas très normal dans l'une des maisons assez proches de la sienne.

Le Boug<sup>1</sup>, Cha'lot, qui lui passait la nouvelle, dans une élocution déplorable à la suite de la perte de ses dents, définissait mal soit l'arrêt cardiaque soit un autre accident corporel dont aurait été victime le propriétaire de ce logis.

---

<sup>1</sup> En créole : Homme.

L'homme est étendu sur le carrelage de sa piscine, au soleil, la tête pendante presque à toucher l'eau. On pourrait dire qu'il lézarde. Sauf que le parasol est placé près de l'autre bord, qu'à un moment, il aurait pu profiter de l'ombre salutaire. Torse nu, l'homme semble dormir, enfin quand on regarde le tableau de loin. Pourtant une personne noire des Antilles enlève très rarement son tee-shirt au soleil. Des interprétations différentes sont possibles, à cause du coup de soleil et le brunissement plus important de la peau craint par d'aucuns. Principalement par l'allongé qui l'a toujours affirmé jusqu'à présent.

Le présent pour lui s'était avant-hier au soir. C'est vyé Boug'y<sup>2</sup> qui l'a découvert aujourd'hui et qui, épouvanté, a couru prévenir la maréchaussée. Mort ! Mais de quelle mort ! En se rapprochant au plus près, après avoir écarté l'occultant vert fixé irrégulièrement sur le grillage qui jouxte le sentier entre les différentes maisons, on peut se rendre compte que l'individu étendu ne fait pas une petite sieste.

A ce stade du récit, le zigoto de lutin intervient : « Allez ! Ecris qu'il ressemble à cet hippopotame crevé au bord d'un étang, gonflé comme une outre, que tu as vu pendant un safari photo au Kenya, ou comme ces chiens écrasés au bord des routes, aux Antilles, dont le corps subit la loi impitoyable de la putréfaction lorsque la population microbienne s'empare d'un mort dès que les fonctions physiologiques cessent ».

Mais déjà, ceux qui l'ont bien connu, celui-ci, le défunt, mesurent l'importance du drame : l'homme a quasiment doublé de volume, pardi à 28° C de

---

<sup>2</sup> Son ami.

moyenne au bout de quelques heures les transformations post vivant s'accélérent. A cette distance, on peut distinguer sous les épaules une grosse tache de sang, le thorax en est couvert très partiellement. Un des deux bras est tendu par l'effet des gaz. Le short Lacoste ne permet pas d'observation de l'abdomen. Les forces de l'ordre composées de trois gendarmes ont pénétré dans la propriété par le portail de l'entrée. Elles s'approchent du cadavre.

Elles procèdent aux premiers examens. Le responsable appelle quelqu'un sur son portable, la brigade ? Les services du Procureur ou ceux de la morgue ? Les deux autres essaient de localiser, semble-t-il des points de repères par rapport au corps. Leur regard se fait insistant sur le bâtiment proche de la propriété du mort que la terrasse couverte domine. Ils s'accroupissent près du cadavre.

Cha'lot depuis l'observation du mort ne cessait de répéter : « qu'il était au courant de la chose ». A PYB de décrypter que Cha'lot détient la solution du crime. Les gendarmes ont passé des gants en plastique et portent sur le nez une sorte de masque à poussière. L'un d'eux soulève la tête du macchabée, regarde vers le dos et grimace. Ils s'entretiennent à voix basse, pendant que leur collègue téléphone.

– « Ti pawol fè gran nafé<sup>3</sup> dit Cha'lot qui a accompagné PYB, le méditatif narrateur.

– « ou fou en tèt<sup>4</sup>, annou alé<sup>5</sup> » répond le passionné amateur sémanticien qui se rend compte de l'incongruité de leur situation. Il entend distinctement

---

<sup>3</sup> Qui sème le vent récolte la tempête.

<sup>4</sup> Tu es malade.

<sup>5</sup> Allons y.

en s'en allant, l'un des gendarmes dire : « On l'a flingué ! ».

PYB et Cha'lot se comprennent mal. Le premier s'exprime très mal en créole, l'autre en français. Une chose est certaine cependant que PYB n'a aucun mal à saisir car Cha'lot inlassablement affirme qu'il connaît ceux qui sont à l'origine du meurtre. PYB s'en amuse. Cha'lot s'en tient à son hypothèse et affirme que les immigrés haïtiens ont fait le mauvais coup. Car l'individu en position horizontale définitive était originaire d'Haïti. Il avait un drôle de nom, le mort, Lefad Fulbert Mac Ground.

– « Comment expliquer la terminaison anglaise de son nom, cet agrément champêtre » ? interroge le malicieux héros de la console.

Sans doute, mais sans preuve, un oncle Haïtien lui avait fait adjoindre cette complémentarité nominale britannique, pour avoir lui-même fréquenté les anciennes îles caraïbes anglophones et il en espérait, pour son neveu, un sésame dans la vie.

Cependant Lefad avait acquis la nationalité française alors que, jeune adolescent, il avait atterri sur cette île française antillaise. Il était venu, passer quelques jours de vacances dans une des familles haïtiennes. La concubine française, d'un homme politique local influent d'obédience famille ex-RPR, réélu à tout coup, émergeant au budget de ces messieurs sénateurs, députés, conseillers généraux de la France, l'adopta. Acte charitable, très courant aux Antilles où l'on s'occupe facilement de l'enfant de l'autre, sans ostentation, l'adoptant n'en pavoise pas pour autant. Naturalité, c'est tout. L'adopté s'il peut se prévaloir de sa nationalité, en toute conscience, n'a

pas forcément les belles qualités morales de beaucoup d'adoptants.

Rapidement Lefad Fulbert occulta la partie anglaise de son nom, au fil du temps, la nouvelle famille, quelques copains, le nommèrent : « FUFU », deux syllabes tirées de son prénom. Fufu grandit, crût jusqu'au mètre quatre vingt douze. Ce caractère de son phénotype guida ses pas vers un centre de formation qui variait suivant sa référence du moment entre CREPS et IREPS. Il fut finalement maître ou professeur adjoint d'EPS. Il ne doutait pas de l'oreille et de l'opinion de son interlocuteur quand il disait qu'en 1981 il avait voté Giscard, alors que Mitterrand fera rattacher l'EPS à l'éducation nationale quelques mois après. Il patientera quelques années encore pour goûter à l'intégration définitive comme professeur à part entière.

Il s'étonnera devant un groupe de touristes de cette consécration parmi l'élite, avouant son impuissance à nommer cette fée qui avait présidé à son fabuleux destin dans cette distinction qui faisait désormais de lui, à part entière, un maître ès éducation physique et sportive. Si d'autres professeurs confirmés dans d'autres disciplines le virent assis, pendant les cours, sur une chaise à surveiller un match de foot, il ne pensait pas moins que l'EPS devait être la discipline pivot dans l'enseignement du second degré.

Un soleil où devaient graviter toutes les autres disciplines enseignées. Il fut un des rares, dans sa partie à rêver d'authentification et il usa et abusera, d'une sorte de prédestination, où par sa haute taille, il devait jouer les rôles de premiers plans, aussi bien dans certains domaines sociaux mais particulièrement dans l'organisation de la vie scolaire. Bref, sans

recours au jansénisme qu'il ignorait, il était persuadé qu'une certaine grâce l'habitait parmi les bipèdes. Il fut le Jansénius de l'éducation nationale française, avec une délégation pour les territoires d'outre mer.

– « Vous verrez » disait-il à ses contradicteurs qu'ils fussent Antillais ou métropolitains, « la haute taille du nègre se dresser devant vous ».

– « Schœlcher assieds toi » lui disait ironiquement un autre Antillais imprégné trotskiste et dans le langage local il ajoutait : « ne te fais pas si grand, toi qui es si petit ». Publiquement atteint, en panne de répliques, le mètre quatre vingt douze se mordait la lèvre inférieure de dépit.

S'il n'avait manifesté davantage de sentiment devant la dépouille mortelle, s'il avait évité de pénétrer dans la cour de la propriété du défunt comme les gendarmes, par le portail d'entrée, s'il avait écarté l'occultant du grillage,

« Comme un malpropre<sup>6</sup>, disait le lutin ».

PYB avait pourtant bien connu le gisant et son épouse. Ils s'étaient fréquentés. « Tu oublies ta copine » ajoutait le perturbateur de l'écran. C'est vrai les deux couples s'étaient souvent retrouvés. Quelques repas chez les uns et les autres. Elle, « son Agata, sa femme », avait décrété Lefad lors de leurs épousailles, était jaseuse, caquetante, péronnelle souvent.

– « Certes ! Evitons ce genre d'adjectif possessif, disons mon chien, mon zizi, éventuellement ma voiture, mais pas ma femme, elle peut en épouser tellement d'autres pendant cette appropriation, poursuivait le petit démon informatisé » –

---

<sup>6</sup> Malhonnête.

Elle sévissait, cette Agata, aussi dans l'éducation nationale française, forte de recyclages dans les sciences de l'éducation, de stage en stage, elle avait atteint le rang d'Agrégée, par les portes souvent secrètes de la voie intérieure d'accession.

– « Ses comportements, ses discours, ses agissements relèvent plus quelques fois d'une désagrégation » place inévitablement le gnome au chapeau tyrolien –

Il est vrai aussi qu'elle bénéficia de nombreux soutiens et certainement de montes de cette catégorie d'inspecteurs, gratin du panier de certaines inspections académiques dont, omniprésence, omniscience, omnipotence, se retrouvent inéluctablement prisonnières dans l'effet Pygmalion.

Cha'lot, zozoteur en chef de la petite île, zézayait, fort de ses déductions. Pour lui la police se plantait déjà. Car, quelques heures après leur visite derrière l'occultant il avait appris que les gendarmes avaient retrouvé un caillou, presque de la grosseur du poing dans la piscine. Une pierre de basalte, qui en avait heurté, et rayé le bord récemment, avant d'y choir complètement. Que n'avaient-ils à faire de cette modeste caillasse, les policiers ? Lui, estimait que Lefad avait sans doute jeté cette pierre à un chien qui traînassait dans sa propriété et qu'ensuite les Haïtiens l'avaient tué.

On le vit soliloquer sur sa mobylette. On avait même impression qu'un interlocuteur l'accompagnait tant le volume de son discours était élevé. Les Haïtiens par ci, les Haïtiens par là. PYB, qui avait assisté à ce spectacle, était sûrs que Cha'lot énervé en écrasait quelques uns avec sa Mercedes sur le chemin de sa maison. L'étranger, sur cette petite île ou

comme dans certains départements français, était souvent un oiseau de malheur.

Puis arriveront toujours par le patron du deux roues d'autres informations. PYB, apprendra, par Cha'lot, la nature des blessures du boug passé de vie à trépas.

PYB s'interrogeait : D'où cette djèl kalbosé<sup>7</sup> pouvait-elle tiré ces renseignements ?

Alors que Cha'lot lançait plutôt que plaçait sa mob sur sa barrière, il fut renseigné. Un gendarme marié à sa nièce lui délivrait à la faveur de tiseks<sup>8</sup>, à volonté, les affaires du coin. Cha'lot, qui attendait beaucoup de la population haïtienne, s'étonnait de ce laxisme gendarmesque. Pour lui une bande d'Haïtiens, ces gens qui venaient manger le pain de ses amis îliens, et le sien, était à l'origine de la camarade.

D'autant qu'un élément de premier plan venait s'ajouter au tableau déjà esquissé : une balle de chasse Sauvestre, avait été trouvée partiellement déformée pas très loin du Basalte au fond de la piscine, aurait soufflé le gendarme neveu. C'est PYB qui rétablissait le produit de la diction de Bébert : « an bal sauvète »<sup>9</sup>,

Tout restait encore problématique. Pour Cha'lot c'était entendu, le calibre on s'en foutait.

Cha'lot arrivait devant le portail de chez PYB assez souvent sans son engin pétaradant. Il poussait une brouette dans laquelle différents ustensiles en plastiques de forme parallélépipédiques d'une

---

<sup>7</sup> Bouche tordue, édentée.

<sup>8</sup> Verres de rhum – punch.

<sup>9</sup> Une balle de chasse Sauvestre.

contenance de vingt litres se trouvaient. Sa profession de jardinier, tondeur d'herbe plus exactement, dans plusieurs villas du lotissement, l'autorisait, pensait-il, à la possession de quelques vaches attachées et reliées à un piquet fiché en terre, par une chaîne. L'aire du cercle de broutage, autorisée à l'animal, était empiriquement définie. Oui ! Mais l'eau d'où venait-elle ? Car Cha'lot n'était pas accrédité par les propriétaires à en utiliser. Enfin pas tous !

« Tu es un petit homme avec ta maison d'édition, et maintenant tu distribues de l'eau gratuitement. Primo avec ta formation, tu n'es pas sans ignorer que Cha'lot a trop de cheptel bovin pour les terres disponibles enherbées, aussi bien au bord de mer que dans les lots non bâtis et que pendant la période de sécheresse, qui dure plus de six mois, l'herbe devient rare. Ses trois ou quatre vaches et veaux sont alors excessivement maigres, comme au sahel quelques fois, malgré l'eau. Deuzio tu n'es pas obligé d'entretenir un pareil schéma, cela revient à du gaspillage.

Et encore, lui a l'air de trouver cela normal, aucune gêne apparente de sa part. Où est le donnant, donnant ? Raccompagner le boug au bout de la piste sur la route départementale uniquement dans l'obligation de tes propres exigences à te déplacer devenait une nécessité. Si non à chacune de ses pannes du deux roues tu devais allégeance lors de ta présence dans le lotissement. Dis donc espèce de Deb<sup>10</sup>, Schœlcher tu connais ? Sa lutte pour la libération des esclaves, aussi ? Rassure-moi ! Dans

---

<sup>10</sup> Bourricot.

les deux sens ? Tu y as mis le temps » était intervenu le petit terroriste de l'écran.

Mais à connaître les émoluments de ce garçon primaire et de ses vaches, PYB ne savait pas si sa compassion pour le premier égalait la pitié pour les autres. Il suffisait également d'apprécier la bêtise de l'un au détriment du décharnement des autres. Encore une ignorance consubstantielle à l'humain. Il avait tenté pendant plusieurs saisons de faire comprendre cette dualité qui entrait dans le bilan, l'herbe et la santé. En vain. Les bêtes, au vent, à la pluie, au soleil, aux cyclones quelques fois, vivaient leur destin. Souvent assez court.

## Gène et gêne

Pierre Yves Belétalon, le PYB local, n'était pas n'importe qui. Patron d'une exploitation particulière sur l'île, son domaine s'étendait environ sur trois hectares de serres dans lesquelles se développait la fameuse algue spiruline d'un bleu tirant sur le vert tout au moins au moment de la récolte. Il était ingénieur agronome avec un doctorat en culture tropicales. Connu, il avait été sollicité plus jeune, comme conseiller pour la création d'une ferme d'exploitation de la fameuse algue au Burkina Faso. Il rapportait de son séjour limité un souvenir mêlé. Depuis, en biotechnologie végétale, son entreprise donnait sur son île environ soixante-dix tonnes de produit sec.

Trente ans passés, descendant de mulâtre. Son trisaïeul avait sept ans quand le décret initié par V. Schœlcher fut signé le 27/04/1848. Ce petit esclave fut doté comme Priape, de quelque chose d'énorme. La légende voudrait qu'il fût aussi ithyphallique à ses heures. C'est par ses services sur un bananier qu'il connut à Marseille une des trisaïeules de PYB. Dame ! Victime d'exotisme, ses sens s'enivrèrent

pour l'un des premiers esclaves abolis, et par une stratégie de la Cannebière, d'elle seule connue, elle sut, contrairement au Dieu de la fertilité, lui faire rendre gorge, de plaisirs épicés, et fruités des Antilles. Après sa victoire sur la France, Haïti devint souveraine.

Henri Christophe premier d'Haïti exigea la création d'une noblesse nationale et le 8/04/1811 fut proclamé l'édit qui en déterminerait les Contes, Princes, Barons, Chevaliers. Notre trisaïeul priapique eût été fait à tous coups, Conte du braquemart, Baron au long cou, Prince de l'avancée somptueuse, ou Chevalier de la hampe solennelle. Mais la patronymie avait à cette époque des fantaisies sémiologiques et on rattachait, concernant les esclaves, le nom avec le caractère le plus perceptible, il devint définitivement Belétalon.

Il était tôt ce matin là, quand la sonnerie du portail signala une présence. C'est Alycia, qui se leva de table où ils prenaient leur petit déjeuner. Elle revint peu à près accompagnée de trois gendarmes. Un parmi eux avait fait le constat du mort. Pierre-Yves terminait son Thé. L'un d'eux que Pierre – Yves connaissait bien, exigea d'une part : « qu'il les accompagne à la gendarmerie au moins à titre de témoin ».

« Et pourquoi ? » interrogea Belétalon.

« Vous verrez bien » lui répondit-on.

D'autre part l'adjudant ordonna que PYB montre ses armes et particulièrement l'un de ses fusils de chasse le Browning Calibre 16. Etonnés par ce changement de situation PYB et sa conjointe Alycia les guidèrent vers le bureau où sous le lit fabriqué par

les soins du jeune homme se trouvait un coffre en bois à roulettes. On écarta PYB, un des gendarmes devint son ombre, les deux autres précipitamment sortirent le coffre. Deux carabines 5/5, un calibre 12, fusil de chasse juxtaposé, de marque Robuste s'y trouvaient. Tous trois parfaitement déclaré à la sous-préfecture de la petite île. Les attestations placées dans une petite mallette en faisaient foi.

– « Et votre browning Calibre 16 qui a fait l'objet d'une attestation de détention d'arme à la sous-préfecture de l'arrondissement » ? Interroge le plus gradé des gendarmes, commandant de gendarmerie.

– « En France, chez mon frère dans les Alpes Maritimes, avec l'attestation de détention d'armes remise par la sous-préfecture » !

– « Pourquoi là bas et pas ici » ?

– « Je chasse tous les ans dans cette région, d'ailleurs s'adressant à sa doudou, montre leur mon dernier permis de chasse que je renouvelle chaque année ». Elle obtempéra et leur montra le numéro de la dernière validation du permis de chasser de l'année en cours délivrée par le président de la fédération de chasse de Nice.

Le chef demanda à un de ses hommes de faire monter au plus près leur voiture de fonction pour « ramasser tout ça » sans doute voulait-il dire les armes et PYB qui informa Alycia :

– « Préviens mon adjoint, et si je ne suis pas revenu à douze heures, qui tu sais ». Il la regarda tendrement, esquissa un baiser. Alors que le brigadier chef et un de ses adjoints le poussaient vers la voiture, il se dégagea lentement, les fusilla du regard. Son regard bleuté s'égara un moment sur les plantations

de son jardin qu'il trouva beau et précieux dans cette aridité environnementale, il vit le petit chien, ce rase-motte, cette saucisse à deux sous, ce courtaud, que sa compagne avait découvert, abandonné.

Fugitivement, il eut la vision de tout cet ensemble, que d'aucuns considéraient comme secondaire, mais que lui estimait primordial. Il avait tenté plusieurs fois de demander aux détenteurs de la loi, le pourquoi de cette arrestation – car pour lui s'en était une –, le comment cher aux scientifiques il le connaissait. Ses questions demeuraient sans réponse. Il se baissa et pénétra dans la voiture de la gendarmerie.

« Et alors ? » interroge le polisson, avec sa plume de faisan, retrouvé avec beaucoup de plaisir. On dirait qu'il dansait la gigue avec beaucoup d'allant. 24 plus 24 heures d'une restauration raffinée et des hôtes remarquables qui, sur les quarante huit heures ont attaché PYB quatre fois aux menottes fixées à l'un des piliers de la salle de réception de la gendarmerie. Quatre bureaux, deux d'un côté, deux de l'autre, quatre piliers dont deux pourvus de menottes. PYB s'est trouvé accroupi, ou assis à même le sol, pour soulager l'articulation des membres que le port de menottes torturait.

Combien de fois répètera-t-il son patronyme et ce qui va avec (prénom, date et lieu de naissance, – consciencieusement il indiquera le lieu où il a vu le jour, numéro de téléphone, adresse et c...) enfin les justifications : Où étiez vous tel jour – celui où le mètre quatre vingt douze a été forcé de prendre la position horizontale et où la verticale lui a été définitivement refusée – à telle heure, en compagnie de qui ? Enfin tout ce qui pourrait être un alibi

irrécusable ou comme le pensaient les enquêteurs une faille.

De la position de témoin, rapidement le commandant de gendarmerie, l'adjutant, décida de celle de suspect. Vers la vingt-quatrième heure il reçut la visite de son copain, Maître Visnieux. Comme il l'avait fait, avec les adjoints ou le commandant qui, bière à la main, avait plusieurs fois informé le prévenu « que personne ne résistait à ses méthodes, mêmes les plus durs, les plus coriaces », il s'en tint à être considéré comme non coupable.

Alors qu'ils étaient isolés, dans un coin de « la salle des fêtes » comme disait cyniquement cet amateur de malt blond relativement foncé qui contribuait chez ce commandant de gendarmerie à la formation d'un abdomen très proéminent, Visnieux, lui avait rapidement demandé :

– « Tu me dis quoi ? Tu l'as bousillé ce mec ? »

– « Tu connais l'ensemble de l'histoire avec ce type, je ne nie pas, mais pour le crime, Ayen !<sup>11</sup> ».

PYB regarda amicalement son avocat et ajouta :

– « si tu dois me défendre ne fais pas cette tête là, au tribunal, si non je suis fichu, pas de gueule sceptique » Il lui semblait que les yeux de Visnieux souriaient.

Dès qu'ils eurent, les gendarmes et lui, quitté les limites de sa propriété, il comprit que le « commandant », comme disait si souvent un gros blanc du coin champion de l'illettrisme et de la magouille en tout genre, ne le lâcherait pas de si tôt. Il feignit d'être considéré comme un simple témoin.

---

<sup>11</sup> Rien.

Effectivement, dès le premier contact et l'interrogatoire sur ses armes il comprit que le Directeur responsable de la sûreté locale dissimulait mal la duplicité qui l'habitait. Cette fausseté qui consistait par des gestes avenants à mettre sa victime en confiance, pour laisser apparaître petit à petit ses talents de boa constricteur. Alors PYB décida de libérer son esprit de l'événement criminel, il avait saisi dès l'arrivée des représentants de la maréchaussée que leur présence à son domicile avait plus une relation directe avec le meurtre de Lefad Fufu qu'avec les squelettes ambulants de Cha'lot, voire avec ses algues spirulines.

Il orienta son esprit, comme il apprenait depuis une dizaine d'années à le faire, vers une sorte d'ataraxie, une quiétude intérieure non perceptible. C'est l'un de ses grands-pères, un ancien d'Algérie, qui avait dans la famille créé une sorte de méthode empirique où certaines composantes du cerveau étaient sollicitées à partir des centres de la volonté. Il chassa d'une part les pensées obsédantes génératrices de stress, mais aussi toutes situations requérant une solution à des heures indues de la nuit. Des proches à lui adeptes de Yoga pensaient également aboutir aux mêmes résultats.

Pendant ces quarante huit heures de détention il se créa quelques plages d'impassibilité où son calme organisé lui permettait d'échapper intellectuellement aux répétitions voire à l'agressivité du gendarme du moment. Ainsi dans la voiture qui les emmenait le premier jour à la gendarmerie, il mobilisa ses hémisphères cérébraux et le(s) centre(s) de volonté, son cerveau basal et ses composantes – il avait un faible depuis quelques mois pour l'hippocampe car